

Seule ou non. Il y a bien eu les jours où la rencontre allumait un soleil dans mon ventre et éclaboussait même mes mots. Mais toutes les autres fois, seule avec le gris et les *larmes de pluie*. Il avait bien dit Mon corps sent la pluie qui arrive. Le passé composé. Le passé recomposé. Je me sens fluide comme une flaque de soleil dans la pénombre de l'été.

Alors je me mets à parler à mon enfance, à ses ceps de vignes torturés. À la balançoire ou aux osselets... Merci à toi, balançoire de mon enfance. Tu n'étais pas une escarpolette. Rien d'élégant – ou d'extraordinaire. Un simple plateau de bois troué. Une corde sans prétention attachée à la grosse branche du platane. Simple – modeste – sans artifice. Efficace. Sais-tu que tu as porté mes rêves vers les cimes avec délice et légèreté?

C'est de plaisir que je veux te parler. Le balancement. Le mouvement. La répétition. Les jambes, les pieds et tout le corps qui donnent élan. La jouissance de sentir son cœur se décrocher. Toujours plus haut, plus vite. Atteindre les frondaisons dans un rire saccadé, les deux mains serrées sur la corde rugueuse, la tête renversée et les cheveux au vent. Merci. Oh merci de m'avoir accompagnée dans ces plaisirs simples.

La volupté de l'apesanteur. L'ébattement de l'oiseau. La délectation de la vitesse. L'étourdissement des couleurs qui se mélangent. La sensualité de l'air. Ta planche brute reste un carré de plaisir à ma dimension. Et ta corde qui s'élève a porté mes rêves et mon regard vers le céleste.

Serais-je celle que je suis si tu n'avais pas existé ? Si des mains calleuses de vigneron n'avaient pas donné ainsi leur dîme à l'enfance ? Salut, balançoire, je te garde une place privilégiée au ciel de mes souvenirs.

Les souvenirs arrivent à la pelle comme dans la chanson. Travail résistant. Travail de mémoire. Les mots se dénouent. Les images se défont. Les couleurs disparaissent. Le deuil fait mal son ouvrage.

Une machine à grande roue explore les chemins dévastés par le temps. Des phrases déracinées. Du linge décousu. Je vais alors chercher le détail dans les étagères surchargées, les archives compactes, saturées.

Il faudrait continuer alors même que fait défaut la vigueur de vivre.

L'album photos que m'a refait Nicolas est une aide. Je me revois dans cette robe que ma grand-mère avait cousue. Ce jour-là, tu m'avais prise en photo dans le miroir. Ce soir-là... je devrais dire. Te rappelles-tu ?

Le grand miroir de l'entrée. Plus que grand... immense. J'y tenais tout entière. Avec le halo clair de la lampe à ma gauche. J'étais encore toute mince – fluette... Une liane avec de grandes mains, disais-tu. Je me sentais une enfant. Tu pensais que j'étais une femme. Sait-on jamais quand on le devient ? Tu avais cousu durant des jours pour me faire cette robe. Tu y cousais la joie au fil blanc. Dans l'effervescence et le plaisir des mains. Je papillonnais avec toi dans la lumière du soir.

Il y avait le soleil

Il y avait toi

Et la couture.

Les grands tissus à couper – à assembler. Ton pied qui battait la mesure de notre plaisir sur la machine. J'aimais cette gaieté enfantine que tu déployais – et la mienne qui en découlait.

La couture nous unissait comme deux pans de tissus.

Et cette lumière dans laquelle on baignait. Qui accompagnait nos mains, les ciseaux, le fil, les épingles, les étoffes.

Divines, nous devenions. On participait de la création.

Dieu a-t-il eu la même jouissance en créant le ciel et la terre ? Dans quelle profondeur de joie a-t-il puisé pour accomplir son œuvre ?

Le temps n'était pas à la réflexion. Je me sentais vivante – tout simplement vivante – à hurler, froncer, piquer et surjeter la percale blanche, l'étamine et le crêpe. Dis, te souviens-tu, là où tu es partie ?

Et toutes ces femmes... mes ancêtres. Elles sont toutes là. Toutes. Chaque matin que Dieu fait. Quand la lumière arrive de toutes parts. Elles sont là – au rendez-vous. Toutes.

Le matin chante. Chaque point du jour, il chante. L'aurore se constelle de petits points brillants. Comme à chaque réveil elles sont là pour les cueillir. Elles désirent les récolter pour en tapisser la matière de leur vie. Chaque matin elles s'y essaient.

Et à chaque lever, verdict.

L'enchantement simple se transforme en enfer.

Elles sont toujours là – en chemise de nuit boréale. Les chemises flottent au vent

comme parachute. Elles tendent les mains à la lumière. Le ciel devient rouge. Leur ardeur à aspirer la lumière se noie dans la voracité du soleil. Tous les jours, elles tentent de fuir la tristesse qui les ligote... Tous les jours.

Quelles sont ces images – réminiscences ? – qui arrivent de ce non-moi en moi ? Elles se retrouvent dans ma tête sans que je les aie pensées. Étrangères, elles m'encerclent, collent à ma peau. Sans elles, ne serais-je plus que squelette ?

La pelote se dévide... tout revient... jusqu'à la mort du petit poussin jaune. Je m'adresse à chacun... À toi, petit poussin jaune, Toi, un parmi tant d'autres. Sauf que tu es mort. Le premier mort de mon enfance.

Je te revois sur l'escalier de pierre. J'entends ton pépiement. Je vois ton duvet jaune, léger. Tu étais vivant – et tu es mort. À traverser, la mort est incompréhensible. Qu'on soit enfant ou adulte. Impensable. Tu étais là, sans vie, et je ne sais même plus où maman t'a mis. Pas le souvenir d'une sépulture. Échappée, disparue, l'image du poussin.

Reste en moi ce manque. Le creux – l'absence. L'incomplétude. Un trou ineffaçable et démesuré. Sans rapport avec ta taille.

Vois-tu poussin, peut-être se construit-on autour du vide sans en avoir conscience. Tu serais ce désert, nu, inhabité, qui est mon centre et me constitue.

Il faut durer. Les souvenirs apaisent certaines heures. Puis arrive la nuit et les

souvenirs se mettent à la dimension du soir.
Une importance mesurée.

Certains souvenirs se rapprochent. J'avais écrit sur mon pense-bête "Dimanche 23, Lou reste tout le jour avec moi". On avait passé la journée ensemble. À midi, on a joué au restaurant – mettant petits plats dans les grands – sortant service de table et verrerie. On avait ri, éblouies de nous retrouver petites filles nous amusant des mots, des saveurs et de l'illusion... J'ai tellement aimé qu'elle me serve, propose l'apéro, arrange les mets dans les grandes assiettes décorées, recrée l'ambiance restaurant et que je plaisante.

Je redevenais enfant ? Qu'importe, quand on est malade de solitude et de dépendance. Je n'aimais pas qu'on me laisse seule en attendant les visites et les téléphones – et préférerais ne pas sortir plutôt que de rater une rencontre !

Je me parle. Je discours. À qui s'adresser ici ? Je ne veux pas mourir du quotidien de ce lieu. *Le temps ne fait rien à l'affaire.* Vite dit. La vie change avec la durée. On peut devenir une vieille folle. Il y a plus grave ? Peut-être. Notre cerisier a fleuri – longtemps. Chaque printemps. Une splendeur à chaque fois. Un émerveillement. Il est mort l'an passé. Ce cerisier-là, à côté du mur de pierre, il en a fait rêver plus d'un. Il n'est plus. Il y a plus grave ? D'accord. La vie passe sans qu'on sache vraiment ce qui est essentiel. L'amour. La transmission. La mort. L'au-delà. Difficile de savoir si

l'essence est dans l'apparence du quotidien ou dans la profondeur de l'invisible. Aucune importance... c'est vrai. Pourtant, certains jours, la vie est là sans qu'on sache pourquoi. Une certaine qualité de présence. Un silence particulier. Une graminée plus haute. La pierre qui dore au soleil. Un téléphone inattendu. Un regard croisé. Un tout petit rien qui dit l'émouvant des jours. La vie s'accroche. Le ciel est là. Le mouvement aussi... même pour une vieille folle.

Toujours le ciel au-dessus de la tête. Bleu, aujourd'hui. Le ciel est bleu. Il fait beau. Et du vent. Qui vient aujourd'hui ? Qui va venir pour une visite. La clé est-elle encore sous le pot de fleur ? Le temps passe. Et le vieillissement. *Le temps ne fait rien à l'affaire ?* Vite dit... Le téléphone n'a pas encore sonné. Étonnant.

C'était bien les vendanges. Le raisin – le moût – le pressoir – les rires – le fichu sur la tête. Le mal aux reins.

Et le téléphone ? La mémoire est ce qui attache les moments les uns aux autres. Sans mémoire, la vie est une ligne brisée. Il y avait une grande allée à la campagne. Des roses trémières tout au long. Et quatre filles sur un mur. Comme dans l'histoire. Pas encore le printemps. Il va bientôt venir. Attendre – toujours attendre. Pendant ce temps, le temps passe. Autrefois il y avait un cerisier au jardin. Un éblouissement chaque mois de mai. Et un platane dans la cour. Avec une balançoire. Personne ne vient aujourd'hui ?

Le café, ça fait du bien. Ça réchauffe l'intérieur. La cafetière est encore chaude.